Langues & usages n°10 (varia)

Envoyé le : 09/08/2025 **accepté le** : 16/11/2025 **publié le** : 19/02/2026

LES EMIGRES EUROPEENS EN ALGERIE, BOURREAUX OU VICTIMES SELON ALBERT CAMUS ?

Insaf OUESLATI

Etudes Maghrébines, Francophones, Comparées et Médiation Culturelle,

Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités de Manouba, Tunis

insaf.oues@gmail.com

Résumé

Les souffrances, les traumatismes et les peines de plusieurs personnes qui vivent en marge nous renvoient à l'idée de victimisation. Le rôle des historiens, des sociologues, des philosophes, des anthropologues et aussi des écrivains consiste à dévoiler cette réalité et à la mettre en lumière. Dans cette perspective, Albert Camus, émigré fils d'émigrés manifeste sa rebelle face à la situation des Européens qui ont vécu en Algérie durant la colonisation française. Il réagit, il écrit, il exprime son point de vue, il critique des pratiques injustes à ses yeux. Car elles émanent de la part d'un peuple qui refuse la diversité et l'hétérogénéité de la population et qui fait appel à l'exclusion des émigrés en dehors du territoire algérien. Inclus dans ce problème, Albert Camus l'expose dans la plupart de ses écrits et essentiellement dans Le premier homme afin de soutenir les victimes et afin de mettre en exergue les valeurs humaines. Comme la victimisation est «ressentie et implantée dans [son] esprit», elle acquiert une dimension collective et non pas individuelle. De ce fait, nous pouvons nous demander : comment le thème de la victimisation est-il conçu et abordé par Albert Camus ? Qui sont, selon lui, les victimes ? Quelles sont les raisons qui le poussent à les classer ainsi, à les défendre et à être leur porte-parole ? Sa conception en ce qui concerne la présence des Européens sur une terre colonisée est-elle basée sur des arguments pertinents ? Etc.

Mots-clés : Victime, rebelle, critique, injustes, valeurs humaines

EUROPEAN EMIGRES IN ALGERIA, EXECUTIONERS OR VICTIMS ACCORDING TO ALBERT CAMUS?

The suffering, trauma and sorrow of many people who live on the margins bring us back to the idea of victimization. The role of "historians, sociologists, philosophers, anthropologists" and also writers is to reveal this reality and bring it to light. In this perspective, Albert Camus, "emigrant son of emigrants" shows his rebellion against the situation of Europeans who lived in Algeria during French colonization. He reacts, he writes, he expresses his point of view, he criticizes "practices" that are unjust in his eyes. Because they come from a people who reject the diversity and heterogeneity of the population and who call for the exclusion of emigrants outside Algerian territory. Included in this problem, Albert Camus exposes it in most of his writings and essentially in The First Man in order to support the victims and to highlight "human values". As victimization is "felt and implanted in [his] mind", it acquires a collective and not individual dimension. Therefore, we can ask ourselves: how is the theme of victimization conceived and approached by Albert Camus? Who are, according to him, the victims? What are the reasons that push him to classify them in this way, to defend them and to be their spokesperson? Is his conception regarding the presence of Europeans on a colonized land based on relevant arguments? Etc.

Keywords: Victim, rebel, critic, unjust, human values

©Tous droits réservés

Les souffrances, les traumatismes et les peines de plusieurs personnes qui vivent en marge renvoient à l'idée de victimisation. Le rôle des historiens, des sociologues, des philosophes, des anthropologues et aussi des écrivains consiste à dévoiler cette réalité et à la mettre en lumière. Dans cette perspective, Albert Camus, émigré fils d'émigrés manifeste sa rebelle face à la situation des Européens qui ont vécu en Algérie durant la colonisation française. Il réagit, il écrit, il exprime son point de vue, il critique des pratiques injustes à ses yeux. Car elles émanent de la part d'un peuple qui refuse la diversité et l'hétérogénéité de la population et qui fait appel à l'exclusion des émigrés en dehors du territoire algérien. Inclus dans ce problème, Albert Camus l'expose dans la plupart de ses écrits et essentiellement dans *Le premier homme*[2] afin de soutenir les victimes et afin de mettre en exergue les valeurs humaines. Comme la victimisation est ressentie et ancrée dans son esprit, elle acquiert une dimension collective et non pas individuelle. Nous pouvons, donc, nous demander : les Français sont-ils considérés comme des bourreaux ou plutôt comme des victimes ? Comment le thème de la victimisation est-il conçu et abordé par Albert Camus ? Qui sont, selon lui, les victimes ? Quelles sont les raisons qui le poussent à les classer ainsi, à les défendre et à être leur porte-parole ? Sa conception en ce qui concerne la présence des Européens sur une terre colonisée est-elle basée sur des arguments pertinents ?

I- Les Français, des bourreaux

Contrairement aux autres fictions, Albert Camus confère à sa dernière œuvre, *Le premier homme,* une dimension politique et historique. Le texte est fortement ancré dans la réalité et dans l'Histoire. Son écriture est entamée en 1954. « En cette année 1954, [l'Algérie] est entré[e] dans une guerre pour sa libération du colonialisme »[3], une période critique, marquée par un fait historique décisif dans l'histoire de cette colonie, le pays dans lequel Albert Camus et Jacques Cormery, le personnage principal de son œuvre ultime, *Le premier homme,* vivent. L'histoire racontée est celle d'un personnage qui passe une grande partie de sa vie à Alger. Jacques Cormery, est lui aussi né à côté « d'un petit village, à une vingtaine de kilomètres dans l'intérieur des terres »[4] (p. 17), en Algérie en 1913[5], la période pendant laquelle ce pays méditerranéen était une colonie française. Vu ce fait historique, la relation qui unit ceux qui sont nés et ceux qui ont vécu sur cette Terre paraît complexe. Le lieu et le temps dans lesquels se déroule l'action confirme cette idée.

Les évènements racontés dans *Le premier homme* remontent « jusqu'aux débuts de la colonisation en 1830 »[6]. Historiquement, «le Conseil des ministres français décide d'organiser une expédition en Algérie le 31 janvier 1830»[7]. Cette possession française met fin à la domination ottomane et annonce

---

[2] *Le premier homme* est le titre du dernier ouvrage écrit par Albert CAMUS, texte inachevé mais publié après sa mort en 1994 par Catherine CAMUS aux éditions Gallimard.

[3] https://histoirecoloniale.net/Albert-Camus-face-a-la-question.html

Albert Camus face à la question algérienne, Christiane CHAULET ACHOU(Le 18 mars 2018).

[4] Albert CAMUS, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1994.

[5] Notons ici que plusieurs points de ressemblance entre la vie de Jacques Cormery et celle d'Albert Camus poussent certains lecteurs à considérer *Le premier homme* comme une œuvre autobiographique.

[6] https://histoirecoloniale.net/Albert-Camus-et-l-Algerie-par.html

Albert Camus et l'Algérie, Agnès SPIQUEL, (Le 15 janvierv2019).

[7] https://www.reflexiondz.net/HISTOIRE-DE-L-ALGERIE-De-la-colonisation-francaise-1830-1953-a-la-guerre-de-liberation-nationale-1954-1962_a31709.html

Coloniser, exterminer, Olivier Le COUR GRANDMAISON, (Le 17 mars 2018).

©Tous droits réservés

le début de la colonisation française. Notons ici que durant le XIXème siècle, la France a instauré plusieurs protectorats essentiellement en nord d'Afrique. Elle a dominé plusieurs pays qui étaient placés sous la domination, l'autorité, la suprématie du régime français (Tunisie 1881-1956, Maroc 1912-1956, Algérie 1830-1962) : protectorat puis colonisation. Ce système colonisateur reflète la convoitise des dirigeants français et leur volonté d'agrandir le territoire colonisé, d'imposer leurs forces militaire et politique et d'entrer en concurrence avec d'autres pays colonisateurs.

Durant plusieurs années, les colonisateurs sont ceux qui dirigent non seulement sur le plan politique, mais aussi sur le plan économique. Suite à la colonisation, ce sont les Français qui exploitent et qui profitent des richesses d'un pays méditerranéen encore vierge et fertile. L'Algérie est l'un des plus grands pays de l'Afrique. Sa superficie est 2.382 Km2, quatre fois plus vaste que la métropole. Cette domination fait naître une inégalité entre des «habitants d'origine arabo-berbère et les descendants des colons d'origine européenne»[8] qui confisqueraient les biens du pays. Comme «les colons veulent maintenir la situation existante»[9], ils exploiteraient la terre colonisée. Déjà, le domaine agricole est le domaine le plus développé et le plus exploité. Ce rapport entre les Français et la terre est l'une des causes qui expliquent leur passion pour l'Algérie.

Dans ce cadre, plusieurs citoyens européens se sont installés en Algérie : un mélange de populations. Cette migration vers la colonie algérienne peut être considérée comme l'arrivée d'une collectivité imposée par l'armée et l'administration françaises : une migration organisée et contrôlée, mais au détriment de la population algérienne.

Comme la conquête est synonyme de massacre, plusieurs Algériens sont exterminés selon l'expression de Guy de Maupassant:

> *Il est certain aussi que la population primitive disparaîtra peu à peu ; il est indubitable que cette disparition sera fort utile à l'Algérie, mais il est révoltant qu'elle ait lieu dans les conditions où elle s'accomplit*[10].

En réalité, ce «déclin démographique de l'élément arabe était considéré comme bénéfique sur le plan social et politique»[11]. Il offre à plusieurs Européens l'occasion de s'installer sur le territoire algérien. Cette idée est traitée par Albert Camus dans *Le premier homme* où il parle des «Espagnols de Mahon, d'où descendait la mère de Jacques [et des] Alsaciens qui en 71 avaient refusé la domination allemande» (p. 210), ont migré vers l'Algérie. Ils «avaient fui, il y avait longtemps de cela, devant des ennemis appelés Allemands pour s'installer en Algérie» (p. 80). Jacques Cormery appartient donc «au peuple des petits blancs d'Algérie (ceux qui, bientôt, on va appeler "pieds-noirs"), descendant des migrants venus de Paris en 1848, et qui va devoir par la suite quitter

---

[8] https://www.cairn.info/histoire-de-l-algerie-coloniale-1830-1954--9782707144669-page-95.htm *L'Algérie en 1954 : situation économique et sociale*, Benjamin STORA, (Le 22 avril 2020).

[9] https://www.cairn.info/histoire-de-l-algerie-coloniale-1830-1954--9782707144669-page-95.htm *L'Algérie en 1954 : situation économique et sociale*, Benjamin STORA, (Le 22 avril 2020).

[10] Cette citation est déclarée par Guy de MAUPASSANT dans son récit de voyage *Au soleil*, 1884. Elle est employée par Olivier Le COUR GRANDMAISON dans son texte *Coloniser, exterminer.*

https://www.reflexiondz.net/HISTOIRE-DE-L-ALGERIE-De-la-colonisation-francaise-1830-1953-a-la-guerre-de-liberation-nationale-1954-1962_a31709.html

Coloniser, exterminer, Olivier Le COUR GRANDMAISON, (Le 17 mars 2018).

[11] https://www.reflexiondz.net/HISTOIRE-DE-L-ALGERIE-De-la-colonisation-francaise-1830-1953-a-la-guerre-de-liberation-nationale-1954-1962_a31709.html

Coloniser, exterminer, Olivier Le COUR GRANDMAISON, (Le 17 mars 2018).

©Tous droits réservés

l'Algérie»[12] et partir à Paris. Car malgré leur force, malgré leur puissance, malgré leur dominance, les émigrés ne sont pas bien accueillis en Algérie.

Ce départ vers la France et vers leurs pays n'est pas choisi, il est imposé. Il est dû à plusieurs raisons. Dès leur arrivée, les Européens ne sont pas acceptés par les Algériens qui «groupés de loin en loin et se tenant à distance, accompagnés presque continuellement par la meute hurlante des chiens kabyles» (p. 206) les reçoivent avec un «regard hostile» (p. 206). Ils semblent «méchants et cruels, particulièrement avec les Français, et sans raison aucune. Les Français étaient obligés de se défendre contre ces hommes querelleurs et implacables» (p. 80). Même après leur installation, le rapport entre les différentes communautés est presque absent. Une distance les sépare. Absence de fusion, d'intégration, d'union étroite et intime, une tension entre les Arabes et les Européens. Nous pouvons parler d'un refus de leur présence sur le territoire algérien. Ce rejet fait naître un sentiment de haine et de malveillance. Les Algériens les considèrent comme des ennemis. Pour cette raison, les Français doivent quitter le territoire occupé. Ce dissentiment engendre des menaces d'hostilité. Les conflits sont dus à un sentiment d'infériorité et d'exploitation. Les Arabes considèrent les Français comme des bourreaux c'est-à-dire des «personne[s…] chargée[s] d[e leur] infliger des peines corporelles»[13], morales, matérielles, sociales...

II- Les Français, des victimes

Vers 1957, les militants de la Révolution algérienne exécutent plusieurs attaques, un terrorisme urbain qui attaque les villes. «Au quartier d'Alger-Belcourt, une série d'attentats ont été commis[14]». C'est pourquoi les soldats français sont en alerte. Ces évènements historiques expliquent la présence massive de l'armée française qui lutte, entre autres, contre le FLN[15].

Le climat conflictuel rend les rapports entre les Français et les Algériens froids. Les Arabes forment :

> *Un peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, qu'on côtoyait au long des journées, et parfois l'amitié naissait, ou la camaraderie, et, le soir venu, ils se retiraient partout dans leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais, barricadées aussi avec leurs femmes qu'on ne voyait jamais ou, si on les voyait dans la rue, on ne savait pas qui elles étaient, avec leur voile à mi-visage et leurs beaux yeux sensuels et doux au- dessus du linge blanc, et ils étaient si nombreux dans les quartiers où ils étaient concentrés (p. 302).*

L'emploi de l'oxymore «proche et séparé» et de la négation totale «ne … jamais» souligne le rapport complexe entre les deux communautés. Les Français et les Arabes sont à la fois des amis et des ennemis. Ils communiquent, ils parlent ensemble, mais la vie familiale des Arabes reste toujours ambigüe et inconnue pour les Français : absence de confiance et d'entente. Le peuple algérien arabe

---

[12] https://histoirecoloniale.net/Albert-Camus-et-l-Algerie-par.html (Le 16 mars 2018).

Albert Camus et l'Algérie, par Agnès SPIQUEL.

[13] https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bourreau/10669 (Le 15 mai 2023).

[14] https://www.lemonde.fr/archives/article/1956/05/08/alger-le-terrorisme-urbain-reprend_2254149_1819218.html «Alger : le terrorisme urbain reprend», (Le 28 mars 2020).

[15] Le Front de Libération Nationale est « un mouvement politique qui revendique l'indépendance de l'Algérie vis à vis de la France. Ce mouvement est né en 1954 et s'est illustré lors des émeutes de novembre 1954 qui marquent le début de la guerre d'Algérie. Multipliant les actes violents (attentats, assassinats), le FLN se dote d'un bras armé : l'ALN (Armée de Libération Nationale). Ses dirigeants, à l'image de Ben Bella, sont arrêtés en 1956. Mais les actions de guérilla visant à terroriser les Français présents en Algérie se poursuivent».

http://www.hist-geo.com/fln.php (Le 19 avril 2020).

©Tous droits réservés

inspire méfiance et prudence. Il reste une «foule menaçante». Vu cette atmosphère tendue, les Français doivent être très vigilants. Car, à tout moment :

> *Une bagarre peut éclat[er] entre un Français et un Arabe, de la même manière qu'elle aurait éclaté entre deux Français et deux Arabes, mais elle n'était pas accueillie de la même façon, et les Arabes du quartier, vêtus de leurs bleus de chauffe délavés ou de leur djellabah misérable, approchaient lentement, venant de tous côtés d'un mouvement continu, jusqu'à ce que la masse peu à peu agglutinée éjecte de son épaisseur, sans violence, par le seul mouvement de sa réunion, les quelques Français attirés par des témoins de la bagarre et que le Français qui se battait, reculant, se trouve tout d'un coup en face de son adversaire et d'une foule de visages sombres et fermés qui lui auraient enlevé tout courage si justement il n'avait pas été élevé dans ce pays. (p. 302- 303)*

En vivant en Algérie, les Français ne se sentent pas en sécurité. Ils manifestent toujours un sentiment de crainte. Cette sensation les pousse à être attentifs et même armés. Elle les accompagne dès leur arrivée sur cette terre. Revenons ici au premier chapitre du roman, la scène de l'accouchement. Lors du voyage de la famille à Mondovi, le père Henri Cormery est armé d'un couteau de peur d'être attaqué par des bandits. Citons à ce propos le dialogue entretenu par Henri Cormery et l'Arabe : «"N'ayez pas peur. Ici, il n'y a pas de bandits. – Il y en a partout, dit l'homme. Mais j'ai ce qu'il faut." Et il frappa sur sa poche étroite. " Tu as raison, dit l'Arabe. Y a toujours des fous"» (p. 17). Mais en avançant dans le roman, avec le temps, les bandits deviennent des attaquants, des «cavaliers en burnous» (p. 208) et même des terroristes. Ajoutons à cela le passage de l'attentat qui résume bien cette idée. Les Algériens en 1953 n'agissent pas comme ceux en 1913 ou même avant en 1848. En 1953, durant la révolution, ils utilisent des bombes.

En effet, «l'explosion retentit» (p. 86) un dimanche, lorsque la rue est pleine d'habitants essentiellement Français. «La rue connaissait […] l'animation du dimanche matin» (p. 86). L'attentat est réalisé un jour de repos parce que l'endroit est visité par plusieurs personnes endimanchées, élégantes et propres, des «ouvriers, avec leurs chemises blanches fraîchement lavées et repassées» (p. 86). Le choix du temps et du lieu n'est pas arbitraire. Il est ciblé. La rue se trouve à côté d'une autre habitée par les Français envers qui les Arabes manifestent un sentiment de méfiance, de crainte et de haine. «La bombe avait explosé dans le poteau électrique qui se trouvait près de l'arrêt» (p. 88), plus précisément «entre le cinéma Musset et l'arrêt du tramway» (p. 87) pour que le taux des dégâts soit considérable. Une indication précise du lieu, une volonté d'être exact et précis de la part de l'auteur.

Après le bombardement, les gens sont en alerte. Les terroristes souhaitent que le nombre des victimes soit élevé afin que les habitants soient terrorisés. C'est le cas de Catherine Cormery, la mère de Jacques. Sa description suite à l'accident met en exergue sa terreur. La «mère avait reculé au fond de la pièce, pâle, les yeux pleins d'une frayeur qu'elle ne pouvait maîtriser, vacillant un peu» (p. 86). La terreur, l'affolement et l'horreur sont éprouvés chez tous les habitants de la ville. Bien que cette explosion ne soit pas la première, «deux fois cette semaine» (p. 88), elle provoque toujours le même effet de panique, de peur et de fuite non seulement chez la mère ; mais aussi, chez ceux qui se trouvent dans la rue. Après l'attentat, «en quelques secondes, la rue s'était vidée» (p. 87). L'emploi des expressions et des termes qui renvoient à la fuite tels que «courant à perdre haleine», «précipitamment», «en quelques secondes», «mouvement» (p.87)… rend compte de la terreur des gens. Ce genre d'action provoque un sentiment de haine illimitée chez les «blancs d'Algérie». Il les pousse à agir d'une manière irraisonnable, à condamner tous les Arabes, à être agressifs à leur égard. Dans ce cas, «la violence répond à la violence»[16]. Suite à l'attentat, «un petit ouvrier en tricot de corps dans la direction d'un

[16] Joseph JURT, *Albert Camus contre la rupture,* Paris, Confluences, 1996- 1997, p. 115.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

Arabe collé dans une porte cochère près du café» (p. 87) dit : «Il faut tous les tuer» (p. 88), «cette sale race» (p. 87).

Outre le sentiment de refus éprouvé par les Arabes à l'égard des émigrés et en l'occurrence à l'égard des Français, ces derniers se sentent traumatisés même par le pouvoir politique qui domine en Algérie.

L'œuvre d'Albert Camus contient un chapitre dans lequel l'auteur parle de la situation des émigrants. Il s'agit du dernier chapitre de la première partie qui s'intitule *Mondovi : la colonisation et le père*. Au niveau de ce chapitre, le narrateur raconte la visite de Mondovi par Jacques Cormery. En parcourant le village, à la recherche des traces de son père, Jacques Cormery découvre les conditions de vie d'un grand nombre des émigrants qui se sont installés en Algérie. Les « foules […][qui] étaient venues ici[17] depuis plus d'un siècle » (p. 211) souffrent. La plupart des émigrés et essentiellement les Français forment deux groupes : les exploités et les exploiteurs. « Les deux tiers des émigrants » sont marginalisés, mis à l'écart, en dehors de la société. Par exemple ceux qui se sont installés à Mondovi habitent, dès leur arrivée, dans des tentes, des « abris portatifs démontables et imperméables que l'on dresse en plein air »[18] qui sont très proches les unes des autres. Les habitants sont entassés. Quand il pleut, ils sont inondés. « Ils ne pouvaient [pas] sortir » (p. 207) à cause des « marais [qui] venaient au bord des tentes » (p. 207). Ajoutons à cela l'absence des équipements sanitaires qui contribue à la puanteur du lieu. Suite à ce manque d'hygiène et à la saleté, les émigrés sont menacés par les pandémies. « Il en mourait une dizaine par jour » (p. 207) à cause du choléra. Les habitants de Seybouse sont, de même, menacés non seulement par les maladies, mais aussi par les lions, par les voleurs, par les bandes arabes et par « parfois aussi les razzias d'autres colonies françaises qui avaient besoin de distraction ou de provisions » (p. 208).

Entassement, manque d'abri, puanteur… sont signes de négligence. Même après leur abandon de l'Europe et leur installation en Algérie, les Français, les Espagnols, les Italiens… endurent parce qu'il n'y a aucun changement au niveau de leurs conditions de vie. « Des foules entières » (p. 211) ont émigré pour être oubliées, pour lutter contre la misère et pour vivre en marge. « Finalement il n'y avait que le mystère de la pauvreté qui fait les êtres sans nom et sans passé, qui les fait rentrer dans l'immense cohue des morts sans nom qui ont fait le monde en se défaisant pour toujours» (p. 213). L'emploi récurrent de la préposition de négation «sans» vise à mettre en relief le sentiment de perte ressenti par un grand nombre d'émigrés. Cette sensation devient en quelque sorte héréditaire puisqu'elle est éprouvée par trois générations. «Les fils et les petits-fils» (p. 211) se sentent, eux aussi, sans identité et anonymes, un «anonymat au niveau du sang, du courage, du travail, de l'instinct, à la fois cruel et compatissant» (p. 213)[19]. «Toutes ces générations, tous ces hommes venus de tant de pays différents, sous ce ciel admirable où montait déjà l'annonce du crépuscule, avaient disparu sans laisser de traces, refermés sur eux-mêmes» (p. 211). Quoiqu'ils jouissent du climat méditerranéen, la majorité des émigrés sont négligés. Ils sont des êtres opprimés, privés non seulement d'un lieu de logement et de travail, mais aussi de sécurité et de sérénité. Tout au long de leurs destinées, toutes les actions se réalisent d'une manière tardive :

> *Plus tard, on avait donné enfin des terres, des parcelles dispersées loin du village de baraques. Plus tard, on avait construit le village avec des remparts de terre. Mais les deux*

[17] Cet adverbe de lieu sert à désigner le lieu où se trouve la personne qui parle, Veillard le fermier. Ici renvoie à l'Algérie.

[18] https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/tenter/77343 (Le 22 avril 2020).

[19] Ce sentiment est aussi éprouvé par Henri Cormery, le père de Jacques Cormery, le personnage principal du *Premier homme*.

www.univ-bejaia.dz/leu
https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/618
©Tous droits réservés

> *tiers des émigrants étaient morts, là comme dans toute l'Algérie, sans avoir touché la pioche et la charrue (p. 208).*

Pour ces raisons, en parlant des émigrants, l'auteur s'exprime sur un ton pathétique. «Oui, comme ils étaient morts ! Comme ils mourraient encore !» (p. 212) ou aussi : «oui, tous ces enfants trouvés et perdus qui bâtissaient de fugitives cités pour mourir ensuite à jamais en eux-mêmes et dans les autres» (p.212). L'utilisation récurrente du verbe «mourir» sert à souligner le sort tragique des Européens. Pour eux, la mort est dépourvue de toute solennité ou spiritualité. Elle devient un acte courant et habituel. Le choix de la ponctuation affective et l'emploi des termes d'assertion montrent que l'auteur parle d'un sujet qui le touche de près[20].

Mais, si certains Français luttent contre la marginalisation, contre la misère et contre l'oppression, d' «autres continuaient à être des Parisiens» (p. 208). Un grand nombre d'émigrés français mènent une vie mondaine. Ils travaillent, ils «labour[ent]». Ils ont une source d'argent qui leur permet d'être bien habillés, d'être élégants, «coiffés de gibus […], la pipe aux dents» (p. 208), d'être logés dans «de petites maisons dans le style bourgeois de la fin du XIXe siècle, réparties en plusieurs rues qui se coupaient à angles droits avec les grands bâtiments comme la coopérative» (p. 209), d'être bien divertis en fréquentant les «salle[s] des fêtes» et les «kiosque[s] de musique» (p. 209) et d'être bien protégés, «le fusil à l'épaule» (p. 208). Malgré ce raffinement et ce mode de vie aisé, ils ne vivent pas en sécurité. «Toujours le fusil et les soldats autour, et même pour laver le linge dans la Seybouse il fallait une escorte» (p. 208). Leur situation est différente et opposée à celle de ceux qui habitent dans les campements. Même au sein d'un même peuple une inégalité s'impose. C'est pourquoi l'auteur s'exprime sur un ton ironique en traitant cette idée.

Les émigrés ont «fu[i] la misère ou la persécution, à la rencontre de la douleur et de la pierre» (p. 210). Le recours à la métaphore, à la reprise anaphorique d'une préposition de négation dans la phrase suivante : «sans une habitation, sans un lopin de terre cultivée» (p. 206), et au conditionnel présent : «les maisons seraient pour plus tard […], le travail sacré sauverait tout» (p. 206) sert à souligner le sort tragique des émigrants qui sont condamnés à mener une vie misérable.

Dans ce cadre, la famille de Jacques Cormery est un spécimen de la classe opprimée. La description de l'appartement familial semble assez révélatrice. L'appartement habité par la famille Cormery est celui de la grand- mère maternelle. Il se trouve «dans la rue de Lyon» (p. 54), pas loin de «la rue Prévost-Paradol» (p. 54). Le petit appartement se situe exactement à Belcourt, une évocation des rues qui existent réellement en Algérie. Il s'agit d'une description précise, véridique et authentique où l'auteur utilise un vocabulaire de la «dénomination», un vocabulaire qui renvoie à des référents qui se trouvent à Alger. Cette rue s'appelle aujourd'hui rue Belouizdad. Elle est, comme toujours, habitée par les pauvres. L'appartement de la grand- mère se trouve dans ce quartier populaire qui contient une «seule maison à deux étages» (p. 54). Il se situe «entre des maisons de plus en plus pauvres jusqu'au quartier de Belcourt, où il fallait […] monter les escaliers jamais éclairés» (p. 246). L'emploi de la négation totale sert à mettre l'accent sur la précarité des habitants de Belcourt qui n'utilisent pas l'électricité. Les appartements sont éclairés par des lampes à pétrole, des moyens modestes, rudimentaires et primitifs. L'ombre règne toujours dans l'appartement parce qu'on craint la lumière. Car elle dévoile la réalité. Dès que les objets sont éclairés par une lumière violente telle que celle du soleil, l'observateur du lieu découvre l'aspect misérable. La lumière laisse voir la réalité. Parfois, elle

[20] Jacques Cormery, tout comme Albert Camus, est à la recherche de ses origines.

©Tous droits réservés

«agresse»[21]. Mentionnons ici qu'Albert Camus a vécu et a bien souffert de la misère. Il est l'un de ces pauvres. Ses écrits sont donc le résultat de ce qui est vécu et non pas de ce qui est observé.

A ceci s'ajoute le sentiment de déracinement, de la marginalisation, de la mise à l'écart. Dans ce cadre, si nous nous référons à Jacques Cormery, nous pouvons constater que sa situation ressemble à celle d'un grand nombre d'émigrés : orphelinat, décès du père pendant la guerre de 1914, misère et exploitation, le travail dès un âge précoce, recherche des origines, attachement viscéral envers l'Algérie, sentiment d'exil à Paris, injustice, inégalité, exploitation, etc. Comme les conditions de vie en Algérie s'avèrent insupportables, un grand nombre d'émigrés éprouvent le sentiment de victimisation, une victimisation collective.

III- La réaction d'Albert Camus

Pour toutes ces raisons, Albert Camus ne cesse de développer son point de vue à propos «d'un drame qui [le] touche de trop près»[22]. Solidaire, il parle non seulement en son nom ; mais aussi, au nom de tous ceux qui sont nés en Algérie et «des millions d'autres Français»[23] qui ont le droit d'y vivre. Il parle «d'un déracinement des Français d'Algérie qui, s'ils n'ont pas le droit d'opprimer personne, ont celui de ne pas être opprimés et de disposer d'eux- mêmes sur la terre de leur naissance»[24]. Pour lui, quitter l'Algérie est synonyme de déracinement, d'arrachement d'un peuple à «sa patrie naturelle»[25]. Car les Français d'Algérie et les Arabes qui sont condamnés à vivre ensemble»[26] peuvent coexister dans une atmosphère pacifique, cohabiter et vivre ensemble. «Une Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliée à la France […] paraît préférable [27]». De plus, «Camus aspire à une Algérie en cohabitation, multiethnique et multiculturelle. Il rêve d'une Algérie où Français et Musulmans, tous Algériens, vivraient en paix, […] où soient respectés les droits des Arabes mais aussi ceux des blancs»[28]. L'entente, l'accord et la complicité entre les colonisateurs et les colonisés s'avèrent réalisables.

Loin de la politique, la cohabitation de deux peuples sur une même terre est possible. Ils sont «unis dans l'amour qu'[ils] […] port[ent] à [la] terre, [ils] sav[ent] que [les Français] ne [sont] pas des ennemis et qu'[ils] pourr[ont] vivre heureusement, ensemble, sur cette terre »[29], «la nôtre» selon l'expression d'Albert Camus. L'emploi du pronom possessif souligne le sentiment d'appartenance éprouvé par cet auteur envers son pays natal. Cet attachement fort et solide explique le refus de toute forme de séparation. Albert Camus rêve de la coexistence des Français d'Algérie et des Arabes parce que leur destinée est commune. «En Algérie, Français et Arabes sont condamnés à vivre ou à mourir

---

[21] Nous pouvons déduire que la lumière a plusieurs rôles. Elle est tantôt un opposant comme c'est le cas ici ou aussi dans *L'étranger*. Lorsque Meursault était aveuglé par les rayons du soleil, il a commis un crime. Elle est tantôt un adjuvant comme c'est le cas dans d'autres passages du *Premier homme.*

Albert CAMUS, *L'étranger*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1942, p. 92.

[22] Albert CAMUS, *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939- 1958*, Paris, Gallimard, 1958, p. 29.

[23] Ibid., p. 29.

[24] Ibid, p. 28.

[25]Ibid, p. 28.

[26] Ibid, p. 126

[27] Ibid, p. 28.

[28] https://journals.openedition.org/carnets/1503

Camus et sa politique du réel : une pensée pour l'Algérie, Joao da Costa Domingue, (Le 15 janvier 2019).

[29] Albert CAMUS, *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939- 1958*, Paris, Gallimard, 1958, p. 126.

©Tous droits réservés

ensemble[30]». C'est une vérité voire un sort que personne ne peut éviter. Il faut plutôt le subir et l'accepter volontiers, sans aucune rebelle. Cette idée est traitée dans *Le premier homme*. Lorsque Jacques Cormery rend visite à la ferme de Saint- Apôtre, à Mondovi, le fermier rencontré exprime sa volonté ou plutôt sa décision de rester en Algérie. Même après «l'ordre d'évacuation» (p. 198), le fermier annonce : «Oh, moi, je reste, et jusqu'au bout. Quoi qu'il arrive, je resterai. J'ai envoyé ma famille à Alger et je crèverai ici. On ne comprend pas ça à Paris» (p. 199). L'utilisation du verbe «rester» à deux reprises souligne son insistance et son obstination. Il compte rester en Algérie et terminer sa vie sur cette terre. Son avenir est en Algérie d'où l'emploi du verbe au futur : «Quoi qu'il arrive, je resterai» (p. 199). Le recours à la concession souligne le grand attachement à ce pays. Si quelques colons quittent l'Algérie, ce fermier se montre courageux et persistant. Il ne craint rien. Seul, il résiste. Il lutte afin de subsister.

Face au climat de tension, Albert Camus affirme dans l'un de ses articles : «Il faut avant toute chose, ramener la paix en Algérie. Non par les moyens de la guerre, mais par une politique qui tienne compte des causes profondes de la tragédie actuelle»[31]. Il faut, tout d'abord, arrêter la guerre, établir des réformes pour fonder «une Algérie pacifique et juste»[32]. Albert Camus rêve de «la construction d'une Algérie nouvelle»[33]. Pour mettre fin à la guerre, il faut qu' «une opinion libérale»[34] règne en Algérie avec un esprit de justice.

Albert Camus est contre la guerre qui est une source «de barbarie et de misère»[35]. Pour lui, une «guerre sans buts ni lois consacre le triomphe du nihilisme»[36] c'est-à- dire la «négation des valeurs intellectuelles et morales communes à un groupe social, refus de l'idéal collectif de ce groupe»[37]. Par conséquent, vivre en marge, d'une manière abstraite, aléatoire et insensée. Comme la «guerre [est] sans vainqueurs réels», son arrêt est sûrement plus bénéfique. Il faut donc l'arrêter et la remplacer par le dialogue. «Il faut arrêter cette surenchère et là se trouve notre devoir à nous, Arabes et Français»[38], lui mettre fin afin d'instaurer une «Algérie constituée par des peuplements fédérés, et reliés à la France»[39] et «activer enfin la venue des réformes nécessaires et décisives qui relanceront la communauté franco-arabe d'Algérie sur la terre d'avenir»[40].

Selon Albert Camus, les différentes formes de violence sont le résultat des sentiments de désespoir et de perte ressentis par les Arabes. Emportés par leurs émotions, par leurs soucis, par leurs pensées, par

---

[30] Ibid., p. 137.

[31] http://jeunesdavenir63.over-blog.com/article-extraits-choisis-de-terrorisme-et-repression-albert-camus-43224504.html

«Terrorisme et répression», Albert CAMUS. Cet article est écrit par Albert CAMUS. Il est publié le 19 juillet 1955 dans *L'Express*, le journal qui parle de la situation algérienne pendant la colonisation française. Ce site choisit quelques extraits de cet article. Il les publie le 19 janvier 2010. (Le 22 janvier 2019).

[32] Albert CAMUS, *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939- 1958*, Paris, Gallimard, 1958, p. 146.

[33] Ibid., p. 143.

[34] Ibid, p. 140.

[35] Ibid, p. 127.

[36] Ibid, p 15.

[37] https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/nihilisme/54593 (Le 24 mars 2023).

[38] Albert CAMUS, *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939- 1958*, Paris, Gallimard, 1958, p. 128.

[39] Ibid., p. 28.

[40] Ibid, p. 129.

©Tous droits réservés

leurs idéologies…, bon nombre des Arabes choisit le terrorisme comme forme de défense. «En Algérie, comme ailleurs, le terrorisme s'explique par l'absence d'espoir [41]». C'est pourquoi tout doit être réparé sur le plan social, économique et politique. «Le temps de la colonisation est fini, il faut le savoir seulement et en tirer les conséquences[42]». Il faut apprendre à bâtir, à construire et non à détruire. Les sentiments de sécurité et de confiance doivent être répandus. «La politique de réparation [doit remplacer celle] d'expiation [43]». Car n'importe quel citoyen est digne d'être respecté.

Pour que ce rêve devienne une réalité, Albert Camus fait appel à la communication. Les différentes communautés doivent parler afin de résoudre les problèmes. La parole peut être salvatrice. Les Français et les Arabes doivent discuter, avoir un esprit ouvert qui accepte l'autre. «Tout doit être dit»[44]. Tout doit être mis à nu. Tout doit être dévoilé. «Voir l'autre et l'entendre»[45] peut aider à trouver une solution. Seuls le dialogue, l'entente et la solidarité peuvent résoudre le «malheur algérien». Malgré tout, la chance existe. Elle réside dans «une libre confrontation, au cours d'une rencontre décisive, des forces qui sont en présence»[46]. Cette confrontation doit être faite de peur que «le fossé entre les deux populations [ne] s'accentue»[47]. Grâce au dialogue, «Arabes et Français, réconciliés dans la liberté et la justice, feront l'effort d'oublier le sang qui les sépare aujourd'hui. Ce jour- là nous sommes ensemble exilés dans la haine et le désespoir, retrouverons ensemble une patrie»[48].

Cette idée est confirmée par le fermier de Mondovi qui est rencontré par Jacques lorsqu'il était à la recherche de son père. Ce fermier déclare : «On est fait pour s'entendre. Aussi bêtes et brutes que nous, mais le même sang d'homme. On va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin. Et puis on recommencera à vivre entre homme. C'est le pays qui veut ça» (p. 199). Cette déclaration met en exergue, d'une part, les sentiments de partage et de solidarité qui doivent normalement unir les êtres humains ; d'une autre part, le comportement inhumain des deux communautés arabe et française qui s'entretuent sans raison pertinente. Or, la solution réside dans l'entente, une entente fructueuse. L'échange et l'acceptation de la différence crée la force. Pour Camus, les Arabes sont riches au niveau de la culture, des traditions, des coutumes…pour cette raison, il affirme : «Nous avons des leçons à prendre»[49]. Car cette communion enrichit. «Si, […], en Algérie, le peuple français et le peuple arabe unissent leurs différences, l'avenir aura un sens pour les Français, les Arabes et le monde entier [50]» : union, communication, dialogue, paix, enrichissement, prospérité… Seul l'Homme compte pour Albert Camus. Il «reste l'unique valeur» qu'il doit défendre.

---

41 http://jeunesdavenir63.over-blog.com/article-extraits-choisis-de-terrorisme-et-repression-albert-camus-43224504.html

«Terrorisme et répression», Albert CAMUS, article écrit par Albert CAMUS et publié le 19 juillet 1955 dans *L'Express*, le journal qui parle de la situation algérienne pendant la colonisation française. Ce site choisit quelques extraits de cet article. Il les publie le 19 janvier 2010. (Le 22 janvier 2019).

42 Albert CAMUS, *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939- 1958*, Paris, Gallimard, 1958, p. 23.

43 Ibid., p. 23.

44Ibid, p. 40.

45Ibid., p. 137.

46 Ibid., p. 135.

47 Ibid, p. 134.

48 Ibid, p. 130.

49 Ibid, p. 95.

50 Ibid, p. 20.

©Tous droits réservés

En définitive, nous pouvons conclure qu'Albert Camus se distingue par sa prise de position concernant l'Algérie et les Français qui y vivent. D'un côté, il critique le système colonial ; mais, d'un autre côté, il ne défend pas l'idée de l'indépendance. Vu la particularité de son point de vue, il est le plus souvent mal compris et critiqué non seulement par les intellectuels algériens, mais aussi par les Français. Quels sont donc les reproches adressés à Albert Camus ? Ces réprobations sont-elles vraiment légitimes ? Pourquoi ?

Bibliographie

Albert CAMUS, *Le premier homme*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1994.
Albert CAMUS, *L'étranger*, Gallimard, coll. Folio, Paris, 1942.
Albert CAMUS, *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939- 1958*, Gallimard, Paris, 1958.
Denis LAROCHE, «La victimisation». Dans Portrait social du Québec, Institut de la Statistique, pp. 405-432, Québec, 2001.
Guillaume ERNER, *La société des victimes*, Paris, La Découverte, 2006.
Joseph JURT, *Albert Camus contre la rupture,* Confluences, Paris, 1996- 1997.

Webographie

http://jeunesdavenir63.over-blog.com/article-extraits-choisis-de-terrorisme-et-repression-albert-camus-43224504.html
«Terrorisme et répression», Albert CAMUS, article écrit par Albert CAMUS et publié le 19 juillet 1955 dans *L'Express*. Ce site choisit quelques extraits de cet article. Il les publie le 19 janvier 2010, (Le 22 janvier 2019).
https://histoirecoloniale.net/Albert-Camus-et-l-Algerie-par.html
Albert Camus et l'Algérie, Agnès SPIQUEL, (Le 15 janvierv2019).
https://www.cairn.info/histoire-de-l-algerie-coloniale-1830-1954--9782707144669-page-95.htm
L'Algérie en 1954 : situation économique et sociale, Benjamin STORA, (Le 22 avril 2020).
https://histoirecoloniale.net/Albert-Camus-face-a-la-question.html
Albert Camus face à la question algérienne, Christiane CHAULET ACHOU, (Le 18 mars 2018).
https://www.reflexiondz.net/HISTOIRE-DE-L-ALGERIE-De-la-colonisation-francaise-1830-1953-a-la-guerre-de-liberation-nationale-1954-1962_a31709.html
Coloniser, exterminer, Olivier Le COUR GRANDMAISON, (Le 17 mars 2018).
https://journals.openedition.org/carnets/1503
Camus et sa politique du réel : une pensée pour l'Algérie, Joao da Costa Domingue, (Le 15 janvier 2019).
https://www.lemonde.fr/archives/article/1956/05/08/alger-le-terrorisme-urbain-reprend_2254149_1819218.html
«Alger : le terrorisme urbain reprend», (Le 28 mars 2020).
http://www.hist-geo.com/fln.php (Le 19 avril 2020).

Dictionnaire

https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/bourreau/10669 (Le 15 mai 2023).
https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/nihilisme/54593 (Le 24 mars 2023).
https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/tenter/77343 (Le 22 avril 2020).

©Tous droits réservés